

Compostelle

Petites chroniques
chemin faisant
Indy Tanner

J'ai relié Lausanne au Cap Finistère, au bout de la Galicie, d'août à fin octobre 1995. Ces trois mois de marche solitaire restent pour moi l'expérience la plus marquante qui me soit arrivée. J'en ai tiré ces quelques chroniques que je vous propose de partager avec moi. Aventures et réflexions que j'ai mises en mots quatorze ans plus tard. Les personnages rencontrés sont toujours vivaces en mon souvenir, de même que nos interactions, par contre je ne garantis pas l'exactitude des détails. Défaillances mémoriaelles, pardonnez à mon âge.

Le chemin, on se fait des angoisses avant de l'entreprendre. Marcheur expérimenté ou marcheur du dimanche, il est à portée de quiconque entretient une bonne condition physique. J'affirme qu'il ne comprend aucune réelle difficulté, malgré le surgissement de doutes et d'apprehensions plus ou moins imaginaires. Juste prendre son temps. Montées ou descentes facilement négociables, moments de grands doutes face à un balisage vicieux, instants de panique lorsque l'on s'aperçoit que l'on est paumé au milieu de nulle part. Et ces quelques trajets détestables à longer les routes nationales aux abords des vastes agglomérations. Rien de rédhibitoire ni d'insurmontable. Juste un défi entre moi et moi.

J'écrivis alors, après dix jours de pérégrination : chaleur, pluie, orage, brouillard, froidure ! Je suis passé par tout cela. Qui donc parlait de monotonie.

Sérénité du chemin balisé et d'un coup, comme dans la vie, ce trouble devant un marquage qui fait défaut, cette angoisse au cœur de l'orage qui nous cerne, cette solitude alors. Frayeurs toujours, à l'écoute de bruits étranges dans les futaies, de grognements et courses de sangliers, de bruissements inquiétants, de craquements de branches mortes et ces abominations, araignées et vampires minuscules, qui vous tombent dans le col et vous pompent le sang. Mais cette fierté qui te vient de dominer tout ça, quant au détour d'une sente se dévoile soudain un animal à l'arrêt, un paysage sublime, une odeur capiteuse. Là, un instant, un putain de merveilleux instant, tu te sens grand, tu es quelqu'un, quelqu'un qui existe, un sensible, un vivant.

Aventure sans gloire d'un cambeur de barrières, d'un sauteur de ruisseaux, d'un mini Livingstone ? Que m'importent les lauriers. Chemin faisant je ne suis plus que regard, ouïes, odorat et toucher. J'arrive au goût des choses, j'évacue mes casseroles, me mets en cavale et déguste l'instant. Que vouloir de plus ? Sinon peut-être, le partager avec vous.

Si le cœur vous en dit !